This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H/W 9068 A.1

NS. 36 A 9 (1)

C'EST

LA FAUTE DU MARI

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le 1er mai 1851.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY. — Lettres parisiennes, précédées d'une introduction par Théophile Gautier. Nouvelle édition, considérablement augmentée et la seule complète, ornée du portrait de madame E. de Girardin..... 4 vol.

MARGUERITE..... 1 —

M. LE MARQUIS DE PONTANGES..... 1 —

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX..... 1 —

LA CROIX DE BERNY (En société avec Th. Gautier, Méry et J. Sandeau)..... 1 —

NOUVELLES..... 1 —

POÉSIES COMPLÈTES..... 1 —

LE LORGNON..... 1 —

LA CANNE DE M. DE BALZAC..... 1 —

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR..... 1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.

JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.

CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.

C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.

LADY TARTUFFE, comédie en cinq actes, en prose.

LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.

UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

C'EST LA FAUTE
DU MARI

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 13, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PERSONNAGES

Le comte D'HAUTERIVE.....	MM. MAILLART.
FERNAND, pupille du comte.....	DELAUNAY.
JUSTIN, valet du comte.....	MONROSE.
La marquise D'ARCUEIL.....	Mme ALLAN.
LAURENCE, femme du comte.....	Mlles FAVART.
JENNY, femme de chambre de la marquise...	BONVAL.

La scène se passe en 1845.

C'EST LA FAUTE DU MARI

Le petit salon d'un château : au fond, une galerie; à droite et à gauche, portes; une porte-fenêtre donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, seul. (Scène muette.)

(Il est en veste de chasse, il se promène dans la galerie d'un air soucieux; de temps en temps, il entre dans le salon, il écoute, et regarde. — Il pousse un fauteuil avec impatience, donne un coup de pied à un tabouret qu'il fait rouler au loin, et puis il recommence à se promener.)

SCÈNE II.

LAURENCE, seule, en négligé de matin.

(Elle entre lentement; elle tient à la main un dahlia qu'elle va poser dans un vase.)

LAURENCE.

Oh! le beau dahlia!.. les brillantes couleurs!
Quel écrin! quel trésor pour un peintre de fleurs!..
S'il n'était pas si tard, je le copierais vite.

(Le comte traverse la galerie.)

Mon mari va me dire...

(Elle se tourne vers lui et l'appelle.)

Edgard!.. mais il m'évite;
Il est plus que jamais maussade maintenant.

(Elle se lève et range ses dessins. — Elle aperçoit un porte-crayon sur la table.)

Ah! le porte-crayon de Fernand... de Fernand!..

(Elle reste un moment rêveuse à regarder le porte-crayon, elle le met dans sa poche. — On entend sonner une cloche.)

Le déjeuner!... Adieu, pinceaux, fleurs et palette.
A peine ai-je le temps d'achever ma toilette.
Je vais être grondée.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Elle n'est plus ici...
Est-ce donc un bonheur qu'un soupçon éclairci?
Pourquoi donc tant chercher la clarté qu'on redoute?..
(Apercevant le dahlia.)
Que fait là cette fleur?.. C'est un signal, sans doute!
Cela m'éclaire... Eh bien! en suis-je plus heureux?...
Je sais!.. Oui, cette fleur est un langage entre eux...
Cela veut dire : « Ici, ce soir, venez m'attendre... »
Mais non, non... c'est trop tôt... ils ne peuvent s'entendre!
Fernand, qui me doit tout!.. Oh! ce serait bien mal!..
En tout cas, mes amis, cherchez votre signal...
(Il met l'énorme dahlia dans la poche de sa veste, et sort par la galerie. — Pendant que le comte s'éloigne, Justin ouvre à deux battants la porte de droite.

SCÈNE IV.

JUSTIN, ensuite LA MARQUISE.

JUSTIN, annonçant à haute voix.
Madame la comtesse est servie... Ah!...
(Il fait une pirouette.)
LA MARQUISE, regardant autour d'elle.
Personne...
(A Justin.)
Mais, c'est le déjeuner, n'est-ce pas, que l'on sonne?
JUSTIN.
Oui, Madame.
LA MARQUISE.
Je suis exacte par hasard...
Et moi qui, bonnement, me croyais en retard.
(A Justin.)
Madame d'Hauterive est souffrante, peut-être?
JUSTIN, désignant la fenêtre.
On l'aperçoit d'ici.
LA MARQUISE, regardant du côté du jardin.
Rêveuse, à sa fenêtre.
Oui...

(A Justin.)
Monsieur d'Hauterive est parti pour Vernon?

JUSTIN.
Mais... je viens de le voir aussi dans ce salon.

(Justin sort.)

LA MARQUISE.
Cette absence est étrange, et cache quelque chose...
Leur trouble est évident; j'en connaîtrai la cause.
Edgard n'est pas heureux... Ah! je méritais bien
Son bonheur... Son bonheur... hélas! pour prix du mien.
Mais qui peut donc troubler ce ménage modèle?
Edgard est-il jaloux... ou plutôt infidèle?
Est-ce un chagrin d'amour? est-ce un chagrin d'argent?
(Elle s'assied à la place où était Laurence.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, FERNAND.

FERNAND, prenant la marquise pour Laurence. — Il pose son chapeau sur la table, il ôte ses gants.
J'ai brusqué mon retour... Messager diligent,
J'ai vu tous vos amis... N'accusez pas mon zèle;
Mais je mourais d'ennui.

LA MARQUISE.
Fernand!

FERNAND, à part.
Ce n'est pas elle!

(La marquise lui tendant la main.)
Et ce qui m'a trompé, c'est sa petite main.

LA MARQUISE.
On ne vous attendait au château que demain?

FERNAND.
On ne m'attend jamais au château, j'y demeure.

LA MARQUISE.
Ah! vous y demeurez!...

(A part.)
Il disait tout à l'heure
Qu'il se mourait d'ennui... C'est juste, et j'aurais dû
Deviner à sa phrase un esclave assidu.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, FERNAND, LAURENCE, ensuite LE COMTE.

LAURENCE.

Madame, que je suis désolée et confuse
De descendre si tard! mais j'avais une excuse:
Une pauvre malade à soigner...

(Apercevant Fernand.)

Ah! c'est vous!...

LA MARQUISE, à part.

Dieu! comme ils sont troublés!... Bien! Edgard est jaloux!

LE COMTE, entrant d'un air dégagé.

Je demande pardon... seulement pour la forme...
Vous faire attendre, vous!... serait un crime énorme...
Mais je suis innocent; j'étais accaparé
Par notre révérend, notre excellent curé.

(Il aperçoit Fernand; d'abord il paraît contrarié, puis il lui tend la main.)

LA MARQUISE, à part.

Ils mentent bien tous deux!... J'aime cette manière.

LE COMTE, à la marquise.

Dites, n'avez-vous pas rêvé, la nuit dernière,
Des pâles revenants de notre vieux manoir?

LA MARQUISE.

Non! non!...

LAURENCE, à la marquise.

Vous paraissiez fatiguée hier soir?

LA MARQUISE.

Je me suis réveillée, étonnée et ravie,
En voyant ce beau lac. Comme je vous l'envie!
Moi qu'on a ruinée en aqueducs romains!

LE COMTE.

Mais vous avez de l'eau chez vous?...

LA MARQUISE.

Dans nos chemins.

LAURENCE.

Puisque ce lieu vous plaît, pourquoi partir si vite?
Ce lac que vous aimez, ce ciel, tout vous invite
A rester...

LA MARQUISE.

Et ma fille!...

LAURENCE.

Eh bien! écrivez-lui,
Et le dernier convoi nous l'amène aujourd'hui.

FERNAND.

Par le chemin de fer!... Elle est beaucoup trop belle.
Et...

LE COMTE, à la marquise.

Je vous le dénonce, il est amoureux d'elle!

FERNAND.

Et ce débarcadère immense à traverser
Sans vous, sans vous!

LA MARQUISE.

Ma sœur pourrait me remplacer.

FERNAND.

Une tante!.. c'est peu...

(Justin ouvre la porte de la salle à manger.)

LE COMTE.

Vous causerez à table,
Le déjeuner attend, il sera détestable.

(Il offre le bras à la marquise.)

Elle a raison, restez... Demandez à Justin...

(Justin s'approche, on l'interroge.)

JUSTIN.

Oui, ces dames seraient ici demain matin.

(La marquise parle à Justin; pendant ce temps, Fernand et Laurence causent ensemble; le comte les observe.)

FERNAND, bas à Laurence.

Ah! j'ai fait tout à l'heure une lourde bêtise;
Quand je suis arrivé, là... Je l'ai vue assise,
J'ai cru que c'était vous... et, sans penser à rien,
J'ai dit ce que j'aurais dit à vous même...

LAURENCE.

Eh bien?

(Fernand baisse les yeux tristement comme quelqu'un qui vient de se trahir.)

LAURENCE, bas à Fernand, désignant la marquise.

Vous la connaissez?...

FERNAND.

Oui... sa fille est bien jolie.

(Laurence tire de sa poche le porte-crayon de Fernand; elle le lui montre; il s'empresse de le prendre et la remercie.)

LE COMTE, à part, les observant.

Elle trouve toujours ce que Fernand oublie !

SCÈNE VII.

JUSTIN, JENNY, un chapeau de paille à la main.

JUSTIN, allant chercher Jenny qui entre par la porte du jardin.

Venez vous reposer ici quelques moments,
Madame.... et visitons les grands appartements.

JENNY, hésitant à entrer dans le salon.

Plus tard... le déjeuner ne doit pas vous permettre...

JUSTIN.

Si fait...; je suis en course, et je porte une lettre...

(Il conduit Jenny à droite et à gauche.)

Ceci c'est le billard, et çà c'est le salon.

JENNY, se moquant de lui.

Ceci c'est la montagne, et ça c'est le vallon.
Est-ce que par hasard, vous me croiriez novice ?

JUSTIN, avec respect.

Non... seulement je veux mettre à votre service
Quelques renseignements.

JENNY.

Ah ! c'est trop de bonté !
Vous faites trop d'honneur à ma naïveté.
Je puis me diriger ici tout comme un autre,
Et ce château superbe est moins grand que le nôtre.
Mais, qu'on a de plaisir à vous interroger !
Cette pièce où l'on dîne?... — Est la salle à manger.
Voilà de beaux chevaux !... — Oui, c'est là l'écurie.
Voilà d'excellent lait !... — Oui, c'est la laiterie.
Vous m'apprenez encore, avec le même soin,
Que c'est dans le grenier que l'on rentre le foin.
Cet étang?... C'est un lac. — Cet oiseau ?... C'est un cygne.
Et ce pont?... C'est un pont d'où l'on pêche à la ligne.
Les légumes sont là tous dans le potager;
Les fleurs, dans le jardin ; les fruits, dans le verger !
On me fait visiter toute la métairie,
Grange, moulin, pressoir, étable, bergerie.
Il me faut caresser les agneaux et leur chien.
Vous êtes sans pitié, vous ne m'épargnez rien.

Eh! depuis quand a-t-on, sans domaine, sans terre,
Le droit d'être ennuyeux comme un propriétaire.

JUSTIN.

Ma foi, depuis vingt ans je suis dans la maison,
Je m'en crois à peu près le maître, et j'ai raison.
Monsieur le comte et moi n'avons qu'une pensée.
A son destin changeant ma vie est enlacée.
Quand il souffre, je souffre, et quand il rit, je ris;
Je marche de travers chaque fois qu'il est gris;
Dans tous ses sentiments, je me mets à sa place:
Quand il est en fureur contre moi, je me chasse!
A ses moindres succès, je prends un air flatté.
Sa femme, qu'il adore, est ma divinité.
Faut-il vous dire, enfin, à quel point je suis bête?..
Quand je le vois jaloux, je me tâte la tête!..

JENNY.

Mais il est donc jaloux?

JUSTIN.

Je le crains franchement.
Il boit peu, mange mal, il gronde à tout moment;
Il ne dort presque plus; dès la naissante aurore,
Il erre dans les champs; le soir, il erre encore:
Il traîne au bord du lac ses pas lents et distraits;
Il s'enfonce en rêvant dans l'ombre des forêts...
Et tout cela trahit quelque secrète peine!...

JENNY.

Comment?

JUSTIN.

Je n'aime pas qu'un mari se promène.

JENNY.

Eh! contre quel rival se... promènerait-il?
Qui poursuit la comtesse et vous met en péril?
Point d'ami, point de tiers, dans ce jeune ménage.
Ici je ne vois rien.

JUSTIN.

Un nouveau personnage
Sur la scène bientôt va paraître à son tour;
Il roucoule en ramier, mais ils plane en vautour!
Fernand de Charlesval...

JENNY.

Le pupille du comte!..

Ose... mais cet amour est un crime, une honte !

JUSTIN.

Sans doute, il nous doit tant !..

JENNY.

C'est une indignité !
Le duc de Charlesval l'avait déshérité...

JUSTIN.

En notre faveur, oui... loyauté peu commune,
Nous lui rendîmes tout, son titre et sa fortune.
L'ingrat ! Un tel oubli ne peut se pardonner.
Quoi ! nous l'avons fait duc et lui nous fait damner !
Fi !..

JENNY.

Je ne reviens pas encore de ma surprise.

JUSTIN.

Nous étions plus heureux du temps de la marquise...

JENNY.

Eh ! mon Dieu ! que dit-il ?

JUSTIN.

Son règne était si doux !
Jamais dans ce temps-là, nous ne fûmes jaloux !..

JENNY.

Madame, ma maîtresse... et le comte ?..

JUSTIN.

Mon maître...
Chut ! c'est un grand secret.

JENNY.

Je devrais le connaître ;
Je suis depuis trois ans...

JUSTIN.

C'est ancien.

JENNY.

Très-ancien.

JUSTIN.

Le bel amour ! Tenez,
(Montrant sa main.)
que voyez-vous là ?..

JENNY.

Rien.

JUSTIN.

Cette blessure... là... c'est la dent d'une louve.

Voilà du dévoûment!..

JENNY.

Et qu'est-ce que ça prouve?

JUSTIN.

Ça prouve?.. que mon maître aimait bien cette fois,
Et que, pendant l'hiver, les loups sortent des bois.
Un soir que je portais sa lettre parfumée,
J'ai failli régaler une louve...

JENNY, le regardant avec un dédain moqueur.

Affamée.

JUSTIN.

Oui... c'était chaque jour quelques dangers nouveaux.
Il me faisait courir et par monts et par vaux,
Dans la neige, la nuit, par des temps effroyables:
Le propre des amants, c'est d'être impitoyables;
Aussi, je m'y connais, et je juge toujours,
Au cas qu'il fait de moi, du feu de ses amours...
Naguère, il s'avisa d'aimer dans la province,
Une assez belle femme, œil vif et taille mince...
Il écrit un billet. — « Tiens, porte-le ce soir. »
Puis, regardant le ciel : — « Je crois qu'il va pleuvoir;
« Tu n'iras que demain. » O symptôme! pensai-je,
Toi qui m'as fait trotter tant de fois dans la neige;
Toi qui fus de ma peau toujours si généreux,
Tu me ménages!.. Va, tu n'es pas amoureux!

JENNY.

Ah! Madame elle-même a sa petite histoire!..
Et moi qui la croyais!..

(Attitude superbe; pose de la vertu.)

JUSTIN, imitant cette pose.

Oh! vous pouvez la croire.

JENNY.

Qu'en savez-vous?

JUSTIN.

L'amour cache mal ses revers;
On voit mieux le tissu d'une étoffe à l'envers;
Et de ma place on voit le vrai côté des choses.
Par les petits effets j'apprends les grandes causes.
Jugez-en... On nous donne un soir un rendez-vous.
Nous partons au galop, joyeux comme des fous,
Ah! dans un pavillon, on attendait le comte;

Sur le perron fleuri la porte s'ouvre; il monte.
Moi, je reste à la grille à guetter les rivaux.
Comme un vieux philosophe, avec mes deux chevaux
J'étais tout résigné; mais, au bout d'un quart d'heure,
La marquise paraît... elle est pâle, elle pleure...
Le comte est furieux... il me crie : Animal!
Viendras-tu donc!.. Et puis, il repart... Ça va mal,
Me dis-je en gravissant la route tortueuse;
Il m'appelle animal... donc... elle est vertueuse...

JENNY.

Mais depuis...

JUSTIN.

Rien... Le comte, en s'avouant battu,
A fièrement porté ce guignon de vertu.
Et maintenant elle aime?..

JENNY.

Elle aime...

JUSTIN.

Qui?..

JENNY.

Sa fille.

JUSTIN.

Elle est gentille?

JENNY.

Ah!

JUSTIN.

Non?

JENNY.

Elle est plus que gentille.
Mais c'est une merveille, un astre de beauté...
Quand un peintre la voit, il en reste hébété...
Des traits nobles et purs, un sourire céleste.
On dirait une reine, une reine modeste...
Des grands yeux de gazelle et des dents de souris...

JUSTIN.

Et puis riche...

JENNY.

On n'est pas en peine de maris.
Chacun vient l'admirer comme une belle idole.

JUSTIN.

C'est doux pour une mère!

JENNY.

Ah! Madame en est folle;
Elle ne pourrait vivre un seul jour sans la voir,
Et, malgré tous vos vœux, nous partirons ce soir.

JUSTIN.

Mais je cours la chercher, cette fille adorée,
Et vous allez un mois embellir la contrée.

JENNY.

Ah!

JUSTIN.

Je compte sur vous, sur ce coup d'œil si fin,
Pour m'aider à mener mon œuvre à bonne fin;
Pour m'aider à calmer, à consoler mon maître...

JENNY, indignée.

Monsieur... vous me prenez pour une... autre...

JUSTIN.

Peut-être.
Mais je ne voulais pas vous faire cet affront,
Et je trouve en cela votre esprit un peu prompt.
On ne vous force point d'être si charitable,
Il s'agit seulement...

(On entend un bruit de chaises dans la salle à manger.)

Mais, vite, on sort de table.

(Ils sortent précipitamment.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien! c'est convenu, vous nous donnez un mois,
Et je vais retrouver mes beaux jours d'autrefois.
Car vous me les rendrez, mes heureuses années,
Ces fleurs de mon passé que je croyais fanées.

LA MARQUISE.

Ah! ne me parlez pas, s'il vous plaît, du passé!

LE COMTE.

Il est donc mort pour vous?

LA MARQUISE.

Plus : il est effacé.

LE COMTE.

Je ne puis l'oublier, quand tout me le rappelle;
Lorsque je vous revois plus brillante et plus belle

Que jamais...

LA MARQUISE.

Oh! je pars pour ne plus revenir.

LE COMTE.

Quoi! pas même un regret, l'ombre d'un souvenir?

LA MARQUISE.

Avez-vous parié de me mettre en colère?

LE COMTE.

On a le droit d'aimer tant qu'on a l'art de plaire.

LA MARQUISE.

On a le droit d'aimer, Monsieur, tant qu'on se croit
Divine, ravissante... et j'ai perdu ce droit.
Non, non, j'ai de l'amour une trop haute idée
Pour n'offrir à ses feux qu'une beauté ridée.
Je m'arme contre lui d'un courage moqueur,
Je mets tout mon orgueil à défendre mon cœur;
Car tout est sérieux, hors l'amour, à mon âge,
Et comme je ne puis en faire un badinage,
Comme je rougirais du caprice d'un jour,
Je ne veux plus aimer, par respect pour l'amour.

LE COMTE.

Vous êtes sans pitié pour vous.

LA MARQUISE.

C'est ma nature.

LE COMTE.

Mais expliquez-moi donc... notre... propre aventure...
Oui... ce cruel affront que je n'ai point vengé...
Me donner rendez-vous... pour me donner congé!..
C'est un trait des plus noirs, un tour impardonnable;
Le matin exaltée... et le soir raisonnable!..
Dire : Venez! et puis, me chasser comme un sot!
Quel grand événement vous a changée?

LA MARQUISE.

Un mot.

LE COMTE.

Et de qui?

LA MARQUISE.

De ma fille... Ah! qu'elle a de puissance,
La voix d'un pauvre enfant!

LE COMTE, avec ironie.

La voix de l'innocence.

LA MARQUISE

Ne riez pas: souvent, Messieurs, sans le savoir,
Vous êtes détrônés par ce faible pouvoir;
Et plus d'un Richelieu, dans ses bonnes fortunes,
A maudit d'un marmot les frasques importunes.
L'ennemi naturel du héros triomphant,
Ce n'est pas le rival, le mari... c'est l'enfant.
Le séducteur attaque... il minaude, il cajole...
L'enfant, pour nous sauver, attrape la rougeole...

LE COMTE.

Peste!

LA MARQUISE.

Le séducteur s'enfuit, épouvanté.
Grâce à nos soins, l'enfant recouvre la santé...
Le séducteur revient... il tend une autre embûche...
L'enfant nous sauve encore avec la coqueluche;
Il tousse bravement, et la nuit et le jour;
Son effroyable toux effarouche l'amour.
En vain le séducteur s'enivre d'espérance,
L'enfant le bat toujours avec quelque souffrance...
Tant qu'il voit le danger, il souffre sans repos...
Ses cris savent couvrir les plus charmants propos;
Et lorsqu'après quinze ans, il cesse de se plaindre,
C'est qu'il comprend que nous... n'avons plus rien à craindre.

LE COMTE.

Je n'avais pas prévu cet ennemi sournois.
Ainsi, le fameux jour...

LA MARQUISE, avec émotion.

En entrant dans le bois
Qui touche au pavillon, comme j'ouvrais la grille,
Vous savez... j'aperçus Marguerite, ma fille,
Avec sa gouvernante... et je pressai le pas...
« Où va-t-elle maman, qu'elle ne me voit pas? »
S'écria-t-elle... Edgard, ce mot voulait tout dire...
Comme un souffle de mort, il glaça mon délire...
Il fit sur moi l'effet d'un divin talisman.
Que répondre à ce mot: « Où va-t-elle maman? »
Moi, pour oublier tout, il faut que je m'oublie...
Voilà comment un mot, guérissant ma folie,
A changé notre amour en un crime odieux,
Et nos premiers serments en éternels adieux...

LE COMTE, à part.

Nous n'avons pas d'enfants, qui sauvera Laurence?

(Haut.)

C'est donc là le secret de votre indifférence?

LA MARQUISE.

Oui, c'est là l'ennemi qui vous a désarmé...
Allez, mon pauvre Edgard, je vous ai bien aimé...

LE COMTE.

Vous m'avez bien aimé?.. Donc, l'amour, cela passe?

LA MARQUISE.

Eh! dans quelle Arcadie habitez-vous, de grâce?
Oui, l'amour passe. On dit qu'il ne dure qu'un jour.

LE COMTE.

Bien; mais de quelle espèce était-il, votre amour?
Peignez-moi vos ennuis et l'état de votre âme.

(La marquise le regarde d'un air étonné.

Avec des yeux jaloux, vous voyiez toute femme?

LA MARQUISE.

Je voyais toute femme avec des yeux jaloux.

LE COMTE.

Vous ne pensiez qu'à moi?

LA MARQUISE.

Je ne pensais qu'à vous.

LE COMTE.

Moi parti, vous tombiez dans des langueurs profondes?

LA MARQUISE.

Vous parti, je voyais disparaître les mondes!

LE COMTE.

Vous étiez très-émue à mon nom, à ma voix?

LA MARQUISE.

On me voyait rougir et pâlir à la fois.

LE COMTE.

Et vous reconnaissiez de très-loin sur la route
Le pas de mon cheval?

LA MARQUISE.

De Kadidjah? Sans doute.

LE COMTE.

Vous preniez en horreur ceux qui me donnaient tort?

LA MARQUISE.

Moi!.. je les détestais! je les déteste encor.

LE COMTE.

Et quand j'étais malade, inquiet, en prières,
Vous restiez, à genoux, pendant ces nuits entières?

LA MARQUISE.

Quand vous étiez malade!.. Ah! quelle angoisse... mais...
Si je m'en souviens bien, vous ne l'étiez jamais.

LE COMTE, d'un air triomphant.

Et vous ne m'aimez plus?

LA MARQUISE.

Plus du tout.

LE COMTE.

Je respire.

LA MARQUISE.

L'amour le plus puissant voit tomber son empire.
Cette fièvre de feu finit par se calmer.

LE COMTE.

Comment avez-vous fait pour cesser de m'aimer?

LA MARQUISE, riant.

Ah! ah! ah!.. L'insolent!

LE COMTE.

Dites, hein?

LA MARQUISE.

Patience,
Je vais vous révéler cette belle science.
D'abord j'ai tant souffert que j'ai failli mourir.
Oh! moi! quand je m'y mets, je sais si bien souffrir.
Tout ce que j'ai d'ardeur, d'esprit et de pensée,
Sert à mieux déchirer ma pauvre âme blessée.
Et comme on y voit mieux avec un œil perçant,
De même on souffre plus avec un cœur puissant.
Bref, je vous ai pleuré pendant toute une année.

LE COMTE.

C'est long!

LA MARQUISE.

Très-long.

LE COMTE.

Mais vous, vous êtes obstinée.

LA MARQUISE.

Mon cœur dans son chagrin s'abîmait tout entier.
Chaque jour, mon humeur, mon caractère altier,
Devenaient plus amers, plus âpres, plus sauvages;
J'aimais de ma douleur jusques à ses ravages,

Paraître pâle, maigre, était mon seul désir;
Quand on me trouvait laide on me faisait plaisir.

LE COMTE.

Oh! non, ça c'est trop fort. Je veux qu'on reste belle.

LA MARQUISE.

Rien ne pouvait calmer ce désespoir rebelle.
Quelquefois envers vous je me croyais des torts...
J'avais de ma vertu de coupables remords...
Dieu sait où m'entraînait cette pensée affreuse...
Si, par un coup du sort, une influence heureuse
N'était, fort à propos, venue à mon secours.

LE COMTE.

Et sans cet à-propos vous m'aimeriez toujours?

LA MARQUISE.

Peut-être bien.

LE COMTE.

Quelle est cette prudente amie
Par qui votre raison fut sitôt raffermie?..

LA MARQUISE.

Une amie?.. Ah! vraiment vous me faites pitié :
L'amour fut-il jamais guéri par l'amitié?

LE COMTE.

Un enfant?.. un vieillard?

LA MARQUISE.

Non, c'était un jeune homme.

LE COMTE.

Je n'ose... demander...

LA MARQUISE.

Quoi?..

LE COMTE.

Comment il se nomme :
J'ai peur d'être indiscret, je crains votre courroux.

LA MARQUISE.

Bah ! demandez toujours...

LE COMTE.

Ce jeune homme?

LA MARQUISE.

C'est vous?

LE COMTE.

Moi !... mais qu'ai-je donc fait?

LA MARQUISE.

Rien, rien, très-peu de chose.

Vous avez compromis une danseuse...

LE COMTE.

Ah! Rose...
Une petite blonde avec de grands yeux noirs.

LA MARQUISE.

Vous alliez sans façon l'applaudir tous les soirs;
Et moi, pendant ce temps... O folles que nous sommes!
Mais c'est toujours ainsi, tel est l'amour des hommes:
Ils s'amusent, pendant que nous mourons pour eux.

LE COMTE.

Il faut me pardonner j'étais si malheureux!

LA MARQUISE.

Mais parlons d'aujourd'hui. D'où vous vient cette crainte?
Car tout en vous trahit l'angoisse et la contrainte.
Pourquoi tant rechercher ce que j'ai pu souffrir...
Auriez-vous, par hasard, quelque amour à guérir?

LE COMTE, cherchant.

Juste!... j'ai... nous avons une nièce... charmante,
Éprise d'un Anglais... Cet amour nous tourmente...

LA MARQUISE.

Un Anglais!..

LE COMTE.

Cet amour... change tous nos projets...
C'est pourquoi sur l'amour je vous interrogeais.

LA MARQUISE.

Je comprends très-bien.

LE COMTE.

Mais... c'est encore un mystère.

LA MARQUISE.

Vous voulez l'empêcher d'aller en Angleterre...

LE COMTE.

C'est cela... nous voulons la garder près de nous.

LA MARQUISE.

Dieu! qu'on devient... naïf... sitôt qu'on est jaloux!..
Il croit que je le crois!..

LE COMTE.

Que dites-vous, Madame?
Jaloux! moi?

LA MARQUISE.

Vous.

LE COMTE.

Jaloux!.. de qui?

LA MARQUISE.

De votre femme.

LE COMTE.

Ça se voit donc?

LA MARQUISE.

Sans doute, et... vous avez raison.

LE COMTE.

Raison! Connaissez-vous déjà leur trahison?

LA MARQUISE.

Non, non, rassurez-vous, je respecte mon hôte,
Mais je gagerais bien...

LE COMTE.

Quoi?..

LA MARQUISE.

Que c'est votre faute.

LE COMTE.

Peut-être... J'aurais dû l'éloigner prudemment...
Comment le trouvez-vous... lui?..

LA MARQUISE.

Charmant.

LE COMTE.

Ah!..

LA MARQUISE.

Charmant.

LE COMTE.

Alors, vous comprenez tout de suite qu'on l'aime?..

LA MARQUISE.

Je comprendrais bien mieux qu'on vous aimât vous-même :
Et je voudrais savoir comment vous avez fait
Pour ne pas lui sembler noble, divin, parfait...
Qu'on ne vous aime pas, pour moi, c'est un prodige;
Et vous avez commis quelque crime, vous dis-je :
Laurence a de l'esprit elle a dû vous aimer.

LE COMTE.

Son amour s'est éteint.

LA MARQUISE.

On peut le rallumer.

LE COMTE, avec vie.

Vous croyez?..

LA MARQUISE.

La voici. Bien, je reste près d'elle ;
Allez, je vous rendrai votre chère infidèle...

LE COMTE.

Ce bonheur...

LA MARQUISE.

J'y mettrai pour vous tous mes efforts.
Ah! je puis vous donner celui-là sans remords.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, seule.

Elle ne l'aime pas!.. Oh! la petite sotte!..
Non, le coupable ici, c'est lui, tout le dénote...
Je le trouve pourtant plus charmant que jamais.
Comme il est bien, jaloux!.. Hélas! quand je l'aimais!
Eh! ne réveillons pas ma tendresse endormie:
Je l'admire un peu trop pour une vieille amie.
Mais c'est qu'aussi... cela me paraît révoltant
Qu'elle l'aime si peu quand moi je l'aimais tant.
Allons vite, chassons ce démon de mon âme.
Et d'ailleurs puisqu'il est amoureux de sa femme!

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LAURENCE.

LAURENCE.

Madame, hâtez-vous, Justin part à l'instant
Pour Arcueil, et ce sont vos ordres qu'il attend...
Vous hésitez encore?.. Pourquoi?.. qui vous arrête?

LA MARQUISE.

Ma fille...

LAURENCE.

Écrivez-lui; je me fais une fête
De voir cette beauté, cet astre sans pareil;
Comme elle enchantera demain votre réveil!

LA MARQUISE.

Demain, à mon réveil, je la verrai sans doute,
Mais pas ici; ce soir je me remets en route...

LAURENCE.

Oh! que c'est mal!.. Déjà vous voulez repartir?

LA MARQUISE.

Je crains d'être indiscrète... et de me ressentir
Un jour...

LAURENCE.

Vous ne pouvez jamais être indiscrète ;
De grâce, écrivez-lui ; sa chambre est toute prête...
Une vue admirable, un immense horizon ;
Le site le plus beau de toute la maison.

LA MARQUISE.

Croyez...

LAURENCE.

Pardonnez-moi, Madame, si j'insiste ;
Mais déjà, grâce à vous, notre vie est moins triste.
La gêne se dissipe à votre douce voix,
Et j'ai ri ce matin pour la première fois.
Soyez bonne, envoyez Justin et son message
A votre fille.

LA MARQUISE.

Non ; je pars, et c'est plus sage.

LAURENCE.

Mais pourquoi? quel motif?..

LA MARQUISE.

Vous me poussez à bout.
Prenez garde... je suis femme à vous dire tout...
Et vous vous fâcherez?..

LAURENCE.

Fâchez-moi donc, qu'importe?

LA MARQUISE.

Je m'en vais... pour... ne pas être mise à la porte.

LAURENCE.

Vous vous moquez?..

LA MARQUISE.

Hélas! je suis de bonne foi.
Je dois fuir ce château ; l'air n'y vaut rien pour moi...
Par mille souvenirs je m'y sens poursuivie...
Vous me demandez là le secret de ma vie...
Un amour sans espoir, bravement combattu...
La fuite, je l'avoue, est toute ma vertu.
Je veux partir... l'honneur a dicté ma conduite ;

Excusez ces aveux où vous m'avez réduite.
A ce danger mon cœur ne s'est point aguerri...
Madame, laissez-moi fuir...

LAURENCE.

Qui?

LA MARQUISE.

Votre mari.
Je l'aime!..

LAURENCE.

Mon mari!

LA MARQUISE.

Je l'aimais.

LAURENCE.

C'est étrange.

LA MARQUISE.

Il est si séduisant!..

LAURENCE.

Mon mari?
(A part.)
Comme on change!

LA MARQUISE, à part, observant Laurence.

Pas le moindre dépit, pas le moindre embarras!
Elle n'est point jalouse, elle ne l'aime pas.
(Haut.)
Son esprit merveilleux, son élégance extrême,
Que chacun admirait, me frappèrent moi-même :
Les plus fières vertus subissaient son pouvoir;
Moi, je n'ai triomphé qu'en cessant de le voir...
Et pour moi sa présence est toujours dangereuse.
Adieu, ma chère enfant. Vous êtes bien heureuse
De pouvoir le chérir à la face du jour.
Il est beau le devoir qui commande l'amour...

LAURENCE.

Heureuse! Ah! dans mon cœur, que ne savez-vous lire...
Mais, Madame, avec vous je puis bien en médire,
Puisque vous l'aimez.

LA MARQUISE.

Soit, contez-moi vos chagrins.
Pour lui vous me semblez presque injuste... et je crains...

LAURENCE.

Comme vous, son esprit m'avait d'abord frappée,
Et j'espérais l'aimer... Mais je me suis trompée.

Mon rêve de bonheur s'est bientôt défleuri,
Car déjà tout enfant j'adorais mon mari ;
Le brillant avenir qui me montait la tête,
C'était l'amour permis et le roman honnête ;
C'était de vivre seuls ensemble, au coin du feu ;
C'était d'aimer beaucoup et d'être aimée... un peu.
Je ne demandais point une passion folle,
Mais cet accent du cœur dans la moindre parole,
Ce sourire attendri, ce regard fier et doux
Qu'un amour protecteur laisse tomber sur vous ;
Cette précaution, inquiète, empressée,
Ce transparent souci d'une ardente pensée
Qui vous révèle tout en ne vous disant rien...

LA MARQUISE, à part.

C'est l'amour de Fernand qu'elle dépeint si bien.

LAURENCE.

Et monsieur d'Hauterive est loin de cette image.
Moi... j'aurais tant aimé mon mari. Quel dommage!
Mais...

LA MARQUISE.

Mais?...

LAURENCE.

Lui...

LA MARQUISE.

Lui?

LAURENCE.

Madame...

LA MARQUISE.

Eh bien! commencez donc!
Dites tous ses défauts, ce ne sera pas long.
Vous n'osez!.. C'est à moi de rompre le silence...
On l'accuse à bon droit d'un peu de violence :
Il est d'un caractère irritable, emporté...

LAURENCE.

Mon mari!..

LA MARQUISE.

J'en conviens!.. Mais sans méchanceté.
Oh! pour être méchant, il aime trop à plaire,
Et le moindre sourire apaise sa colère.
Il est, dans ses propos, léger et trop hardi ;
Il est capricieux, vain, moqueur, étourdi...

LAURENCE.

Mon mari!.. C'est de lui que vous parlez, Madame?..
Mais alors il s'est fait tout autre pour sa femme.
Ce n'est plus son portrait...

LA MARQUISE.

Cela devient plaisant!
S'il est ainsi changé, tout s'explique à présent.

LAURENCE.

Lui, s'emporter?.. Mais c'est l'indifférence même;
C'est un esprit posé, c'est un homme à système.

LA MARQUISE.

Edgard!..

LAURENCE.

Ces beaux dandys, ces fameux séducteurs,
Ne sont plus, mariés, que d'ennuyeux tuteurs.
Ils méprisent l'amour, ils font les bons apôtres,
Ils ne savaient aimer que les femmes des autres;
Et pour nous ils n'ont plus, pour nous qui les aimons,
Que de pédants conseils, que d'éternels sermons.
Ils nous vantent toujours les devoirs du ménage!..
On peut bien s'occuper de toilette à mon âge.
Eh bien! pour ma parure il n'a pas un regard;
Il dit qu'il n'aime pas les longs cheveux!..

LA MARQUISE.

Edgard?..

LAURENCE.

Quand je parle d'amour, il se révolte presque,
Il me gronde, il me dit que je suis romanesque,
Qu'il faut se défier d'un cœur trop exalté,
Et que la passion nuit à la dignité.

LA MARQUISE.

Edgard?..

LAURENCE.

Il me fait peur, et près de lui je tremble;
Et puis, il est si froid quand nous sommes ensemble!..

LA MARQUISE.

Edgard?.. Ah! mon enfant, je n'y comprends plus rien,
Et cet affreux portrait n'a pas un trait du mien.

LAURENCE, riant.

Mais voyez donc un peu, voyez ce qu'il arrive.
Que nous avons chacune un monsieur d'Hauterive.

LA MARQUISE.

Je deteste le vôtre... il est très-ennuyeux.

LAURENCE.

Vous avez bien raison ; le vôtre me plaît mieux.

LA MARQUISE.

Je vous le cède... Allons, tâchez de le reprendre.
Tous ces charmants défauts, tâchez de les lui rendre.
Ah ! si vous le voyiez, ému comme autrefois !
Quel feu dans ses regards, quel trouble dans sa voix !

LAURENCE.

Il vous a donc aimée ?

LA MARQUISE.

Aimée à la folie !

LAURENCE.

Mon mari !

LA MARQUISE.

Dans ce temps, j'étais assez jolie.

LAURENCE, avec émotion.

Vous l'êtes encor trop !

LA MARQUISE, à part.

Enfin, nous y voilà !..

(Haut. — Laurence lui tourne le dos et ne peut cacher son impatience.

De nos tristes adieux rien ne me consola...

LAURENCE.

Mais !..

LA MARQUISE.

Quatre ans j'ai vécu de ma douleur secrète.
Quatre ans son souvenir a peuplé ma retraite,
Et j'éprouve à sa voix, malgré vous et ses torts,
Le même enchantement que j'éprouvais alors.
J'ai voulu l'oublier pour d'autres, je l'avoue...
Ah ! de nos vains efforts, comme l'amour se joue !
Les autres... m'ennuyaient, et, pour mon désespoir,
Ses rivaux ne servaient qu'à le faire valoir.
Ils avaient cet esprit railleur du faux artiste.
Ce rire d'envieux que je trouve si triste,
Ce regard malveillant, prompt à tout dénigrer,
Qui louche de dépit dès qu'il faut admirer.
Aucun ne possédait ce caractère étrange,
De contrastes heureux incroyable mélange :
Ce vif enthousiasme, avec cette gaîté,

Cette forte raison dans ce cœur agité,
Cette ardeur, ce sang-froid dans la même nature;
Et puis, tant de finesse avec tant de droiture!
Même ses détracteurs, et les plus acharnés,
Attestent sa franchise...

LAURENCE.

Oh!

LA MARQUISE.

Vous en convenez!
Il ne professe pas l'honneur, il le pratique;
Il est de même en tout; voyez en politique,
Il ne déclame pas de mots à grands effets,
Il tient tous les serments que les autres ont faits.
Il est brave!..

LAURENCE, avec émotion.

Ah! c'est vrai, très-brave!

LA MARQUISE.

Et sans fanfare;
C'est une qualité qui devient assez rare.
Il est bon!.. Que de bien il fait tout en riant,
Car il est généreux comme un roi... d'Orient.
Et quand il daigne aimer, quelle noble tristesse!
Quel silence éloquent dans sa délicatesse!..
Lui, lui, pour s'expliquer, ne disait rien non plus:
Avec de tels regards, les mots sont superflus...
Cet amour pur était si plein de poésie!
Mais moi, je n'excitai jamais sa jalousie...
Tandis que vous déjà...

LAURENCE, vivement.

Moi! moi! que dites-vous?

LA MARQUISE.

Rien!.. rien!

(Laurence la prie avec instance.)

Je dis qu'il est horriblement jaloux,
Qu'il a complétement renié son système,
Qu'il est très-malheureux...

LAURENCE, avec joie.

Malheureux!

LA MARQUISE.

Qu'il vous aime!

LAURENCE, très-contente.

Malheureux !

LA MARQUISE.

Sa tristesse aurait dû vous saisir.

LAURENCE.

Bah ! vous dites cela pour me faire plaisir.

LA MARQUISE.

Non, il est inquiet, chagrin, sans flatterie...
Quelqu'un vient de passer dans cette galerie...

LAURENCE.

Oui, monsieur d'Hauterive...

LA MARQUISE.

Il est avec Fernand.

LAURENCE.

C'est de lui !.. n'est-ce pas ?..

(La marquise fait un signe que oui.)

LA MARQUISE.

Regardez maintenant,
Quelle pâleur ! quel air découragé !

LAURENCE.

Je tremble,
Madame, est-il prudent de les laisser ensemble ?..
On les dirait tous deux prêts à se quereller.

LA MARQUISE.

Venez, il ne faut pas encore nous en mêler.
D'ici nous entendrons leur voix par la fenêtre,
Et nous jugerons bien quand il faudra paraître.

(Elles sortent d'un air inquiet.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, FERNAND.

FERNAND.

Ce sera ridicule et laid... c'est mon avis.

LE COMTE.

Vois, en rétablissant là-bas le pont-levis,
Je rends à ce côté son aspect moyen âge,
Et d'ailleurs les voleurs...

FERNAND.

Ils viendront à la nage;

Des murs et des fossés ils ont toujours raison ;
Les voleurs, mieux que nous, connaissent la maison.
Et puis, un pont-levis n'est plus de notre époque.

LE COMTE.

Bah !

FERNAND.

C'est un vieux joujou dont le peuple se moque.

LE COMTE.

Fort bien ! monsieur le duc veut faire le tribun !

FERNAND.

Duc !.. ça n'empêche pas d'avoir le sens commun ;
Mais ce titre de duc, ce mot dans votre bouche
Semble un reproche !.. Eh bien, ce reproche me touche.
Je le dis franchement... Vous l'ai-je demandé,
Ce titre ?.. Alors pourquoi ne l'avoir pas gardé ?
Rien pour moi, rien ne vaut une parole amère...
Vous héritiez aussi de l'oncle de ma mère ;
Pourquoi m'avoir cédé ce titre et ses profits ?

LE COMTE.

Parce que je t'aimais, Fernand, comme mon fils.
Allons, ne vas-tu pas déposer ta couronne ?
Tu n'es pas doux, ce soir... Mais je te le pardonne...
Car je suis, comme toi, très-maussade aujourd'hui.
Ah ! c'est que nous avons tous deux le même ennui !..

FERNAND.

Quoi ?

LE COMTE.

Le même tourment nous dévore dans l'âme.
Nous sommes tous les deux amoureux... de... ma femme...
Oh ! ne t'alarme pas, Fernand de Charlesval,
Mon cousin, mon pupille est un digne rival.

FERNAND.

Pouvez-vous donc penser...

LE COMTE.

Ce qui gâte l'affaire
C'est que... ce n'est pas moi que ma femme préfère.

FERNAND.

La malice est plaisante, et vous vous moquez bien.

LE COMTE.

Non, ma foi, votre lot est meilleur que le mien.

FERNAND.

Elle m'aime !..

LE COMTE.

Oh ! calmez ce transport un peu tendre !..
Je ne vous ai pas dit cela pour vous l'apprendre,
Mais pour que vous sachiez, Monsieur, que je le sais.

FERNAND.

J'ai compris. Par ce mot cruel, vous me chassez;
Je partirai ce soir...

LE COMTE.

C'est ce qu'on vous demande.

FERNAND.

Mais bientôt vous verrez que votre erreur est grande;
Sa bienveillance, hélas ! n'est qu'un triste retour:
Elle ne m'aime pas... elle aime mon amour.

LE COMTE.

Noble amour, en effet, qui parle avec courage !..

FERNAND.

Vous pouvez l'admirer, car il est votre ouvrage.
Vous seul !

LE COMTE.

De tant d'audace, à la fin, je suis las,
C'est trop...

(Il marche vers lui pour l'insulter.)

FERNAND, prêt à éclater.

Je vous dois tout !.. Mais ne l'oubliez pas !..

LE COMTE.

Eh ! n'est-ce pas ta faute, ingrat, si je l'oublie?

FERNAND.

Par ce cher souvenir qui nous réconcilie,
De grâce, écoutez-moi, quittez cet air moqueur,
Et laissez vos regards pénétrer dans mon cœur.
Comment aurais-je osé jamais m'occuper d'elle,
Quand vous, des élégants, le type, le modèle,
Vous l'aimez, vous !..

LE COMTE.

Ici, je dois vous arrêter:
Vous pouvez me trahir, mais non pas me flatter.

FERNAND.

Je ne relève pas cette pauvre épigramme.

Bref, ne m'attendant guère à plaindre votre femme,
Ce fut, je le confesse, avec étonnement
Que je la vis, chez vous, vivre si tristement;
Je la trouvais là, seule, en larmes, à toute heure,
Comment ne pas aimer une femme qui pleure?
Je souffrais de sa peine, et, pour la consoler,
Je ne lui disais rien; mais souffrir, c'est parler.
De cet accord muet n'accusez que vous-même.
Toute femme oubliée appartient à qui l'aime.
C'est l'instinct du secours, c'est la commune loi.
L'ardeur de ma pitié l'attirait malgré moi.
Mais je le dis encor... Permettez que j'achève :
Elle ne m'aime pas, et c'est vous qu'elle... rêve.
Oui, c'est ainsi toujours. Le rêve favori
D'une fille bien née, est d'aimer son mari :
Son cœur loyal et fier par le devoir s'attache.
Vivre en femme d'honneur, laisser un nom sans tache,
C'est l'idéal orgueil de son jeune avenir.
Les serments qu'elle fait lui plaisent à tenir.
Y manquer la première!.. elle en est incapable.
Accuser le mari quand la femme est coupable,
C'est qu'elle a respiré l'air de la trahison,
C'est que la jalousie a troublé sa raison,
C'est qu'elle a dépensé ses forces dans la lutte,
C'est qu'on a préparé l'abîme pour sa chute :
Les lis brisés sont ceux que l'on voit se flétrir;
Les cœurs pervers sont ceux qu'on a fait trop souffrir!

LE COMTE, avec ironie.

Bravo!

FERNAND.

Je sais qu'il est de méchantes natures,
Des femmes sans pudeur, friandes d'impostures,
Qui trouvent dans la fraude un assaisonnement,
Et qui s'ennuyeraient fort d'aimer honnêtement.
Mais Laurence n'a rien de ces âmes vulgaires,
Le prestige du mal ne la fascine guères.
Pour moi, je n'ai jamais compris l'instinct du mal,
Cet invincible attrait de l'amour immoral...
Je hais ces embarras où la fraude nous plonge;
J'ai déjà trop d'orgueil pour goûter le mensonge.
Ce sont les faux amours qu'excite le péché,

Et jamais, par plaisir, vrai joueur n'a triché!
Ces goûts si dépravés cachent quelques misères;
Ce n'est point là le fait des passions sincères.
Non; le fruit défendu, comme vous le nommez,
N'est jamais, croyez moi, le fruit des affamés.
Tous les sentiments forts sont purs de leur essence,
Et la corruption, c'est toujours l'impuissance.

LE COMTE.

Ah çà! mais vous parlez comme un petit docteur.
Depuis quand, mon pupille, êtes-vous mon tuteur?
Si jeune, vous savez mieux que moi toute chose
Déjà...

FERNAND.

C'est que le temps jamais ne se repose.
Nous sommes jeunes, nous, mais notre siècle est vieux,
Nous vivons des secrets qu'ont trouvés nos aïeux;
Leurs découvertes sont une lourde conquête;
Six mille ans de savoir pèsent sur notre tête,
Et si l'esprit des morts fait l'esprit des vivants,
Les plus jeunes seront toujours les plus savants.
Puis un ardent souci que chaque jour augmente,
La fièvre d'avenir, comme un mal, nous tourmente.
Déjà, nous préparant aux orages prédits,
Nous n'avons pas le temps d'être des étourdis...
Nous vivrons moins que vous, et peu de jours peut-être;
Mais déjà nous avons le secret de notre être.
Nous prenons en pitié vos jeux d'enfants gâtés;
Nous marchons droit au but, libres de vanités.
Vos succès de roués n'ont rien qui nous amuse:
Nous ne révérons pas l'École de la Ruse.
Nous ne comprenons pas qu'on mette son honneur
A mentir, et qu'on aime à voler son bonheur...
Tout jeunes, nous savons le vrai mot de la vie,
Nous savons qu'ici-bas rien ne vaut notre envie
Que trois choses... splendeurs du terrestre séjour,
Que trois choses : les arts, la nature et l'amour!
Et nous ne voulons pas perdre une heure féconde,
A chercher d'autres biens dans les trésors du monde.

LE COMTE.

Mon cher, tu fais honneur à mon enseignement,
Et tu m'as rassuré, ma foi! complétement.

J'accepte la leçon, que je trouve hardie.

FERNAND.

Je vous écoute peu, mais je vous étudie,
Et lorsque je vous vois, si bon, si généreux,
Si grand, je vous en veux de n'être pas heureux.
Ce sont vos préjugés d'élégants que j'accuse.

LE COMTE.

J'ai retenu le mot : l'École de la Ruse !
Oui, tu m'as converti, je vois que mes chagrins
Viennent d'un naturel trop bon que je contraints ;
Mais pour bien gouverner, pour gouverner en maître,
Il faut être sévère, ou du moins le paraître.

FERNAND.

Vous voulez gouverner?.. Aimez donc franchement ;
L'amour est le secret d'un bon gouvernement.
Mais, vous autres maris, l'amour vous épouvante ;
L'idéal de la femme est pour vous la servante!..
Si le vin est bien frais et le dîner bien chaud,
Vous vous dites heureux... c'est tout ce qu'il vous faut.
Ce que vous appelez une excellente femme,
C'est une ménagère ennuyeuse et sans âme.
Elle rêvait amour, vous parlez amitié ;
Vous glacez son esprit et son cœur sans pitié.
Vous vous sacrifiez à votre faux système.
Vous la désenchantez vous-même de vous-même ;
Puis, vous vous étonnez si votre femme un jour,
Reprend chez vous, sans vous, ses doux rêves d'amour.

LE COMTE.

Vas-tu recommencer encor notre querelle?

FERNAND, souriant.

Non... Vous aimez Laurence?.. Alors pourquoi contre elle
Vous armez-vous toujours de ce sang-froid trompeur?

LE COMTE.

C'est qu'elle est ravissante...

FERNAND.

Eh bien?

LE COMTE.

Ça me fait peur.
C'est qu'elle a de l'esprit à tourner une tête.

FERNAND.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien! mon cher, j'ai peur d'avoir l'air bête.
Un mari troubadour à cet air est enclin.

FERNAND.

Eh! les maris trompés ont donc l'air bien malin?

LE COMTE.

Quelquefois... Je le sens, je n'étais qu'un faux brave;
Je me faisais tyran pour n'être pas esclave...
Je change de système; au fait, il est plus doux
D'être l'esclave aimé que le tyran jaloux.

FERNAND.

Vous ne m'en voulez plus?

LE COMTE.

Non, de ce mauvais rêve,
Je m'éveille; et je suis très-fier de mon élève.
C'est en me surpassant qu'il reconnaît mes soins;
Ce que je voulais être, il le sera, du moins.
On peut en le louant, me rendre cet hommage :
Je l'ai fait à mon goût, et non à mon image,
Fernand!..

FERNAND.

Vous voir heureux est mon plus cher désir.

LE COMTE.

Va-t'en donc vite et loin, tu me feras plaisir.

FERNAND.

Je pars; mais, loin de vous et dans la solitude,
Qui me consolera?

LE COMTE.

La nature et l'étude;
En attendant l'amour qui reviendra pour toi.

FERNAND, avec tristesse.

Oh! qui peut m'assister par un bon conseil?..

SCÈNE XII.

LE COMTE, FERNAND, LA MARQUISE, LAURENCE.

(Laurence et la marquise paraissent à la porte-fenêtre du jardin.)

LAURENCE.

Moi!..

LE COMTE, à la marquise.

Vous étiez là Madame?

LA MARQUISE.

Oui, dans la grande allée.
Le vent nous apportait sa voix... un peu troublée...
Sans vouloir écouter, nous avons entendu.

FERNAND, à part.

Je n'en suis pas fâché.

LE COMTE.

Mon cher, je suis perdu.

FERNAND, à Laurence.

Oh Dieu! ce bon conseil, donnez-le, je vous prie.
Que vais-je devenir?

LAURENCE.

Fernand, je vous marie.

LE COMTE.

Je goûte ce projet, je le trouve moral.

LAURENCE.

Il est jeune, il est riche, et duc de Charlesval.

FERNAND.

Par vous.

LAURENCE.

Chacun déjà proclame son mérite.

LE COMTE.

Oui!..

LAURENCE.

Je veux lui donner pour femme... Marguerite.

LE COMTE.

Sa fille!.. C'est parfait.

LAURENCE, à Fernand, montrant la marquise.

J'ai son consentement.

LE COMTE, à la marquise qui semble dire, pas tout à fait.

Tant pis!.. Vous m'avez dit qu'il était si charmant!..

LAURENCE, au comte.

Cette idée est de moi, la trouvez-vous mauvaise?

LE COMTE, tendrement.

Non!..

LA MARQUISE.

Mais encor faut-il que ma fille lui plaise.

FERNAND.

Je la connais.

LA MARQUISE, bas à Laurence.

Voyez quel est mon embarras...
C'est un parti superbe, et vous n'y pensez pas !..

LAURENCE, lui tendant la main.

Si fait, et c'est bien là le fond de ma pensée.

LE COMTE.

Ainsi donc la vertu sera récompensée.

(A Laurence.)

Le crime sera-t-il puni sévèrement?

LAURENCE.

Non, on vous laissera le choix du châtiment.
Ah! vous êtes aimable! et je l'apprends par d'autres!

LE COMTE.

Je reconnais mes torts...

LAURENCE.

Edgard, dites les nôtres.
Vous n'aviez pas pour moi l'amour qui m'était dû;
Mais, par un sot dépit, je vous ai répondu,
Et nous sommes tombés dans le piége ordinaire,
Vous, vieux maître d'école, et moi pensionnaire.
Reprenons donc chacun notre rôle chéri,
Moi femme raisonnable et vous, jeune mari.

(Fernand vient dire adieu à Laurence : le comte et la marquise causent ensemble.)

LAURENCE.

Adieu, Fernand.

FERNAND.

Adieu. Je vous quitte, Laurence,
Le cœur plein de regrets, mais aussi d'espérance.
Je puis me pardonner mon audace d'un jour,
Puisqu'à mon fol amour vous devez son amour.

LE COMTE, à la marquise.

A leurs touchants adieux, permettez que j'assiste;
Voyez comme elle est pâle... et lui, comme il est triste!.
Ouaih!.. nos soins, nos efforts, seraient-ils superflus?
Madame!.. est-ce bien vrai que vous ne m'aimez plus?

LA MARQUISE, riant.

Plus...

LAURENCE.

D'honneur?...

LA MARQUISE.

Je le jure en mère de famille.

LE COMTE.

Quel gage donnez-vous?

LA MARQUISE.

Le bonheur de ma fille.

(Montrant le comte.)

Fernand, que son erreur vous serve de leçon;
Je vous donne ma fille, aimez-la sans façon.
Retenez bien ceci, Messieurs, et vous, Mesdames:
« Ce sont les bons maris qui font les bonnes femmes. »

FIN.

D. THIÉRY ET Cie. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

260082

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

C'EST LA FAUTE DU MARI

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

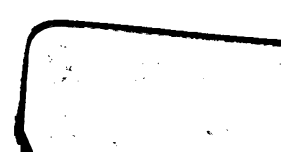
Prix : 1 fr. 75

Le
The
Petit
Le Prin
Séraphin
Les Feux
L'Architecte
Les Deux
Le Mot de la fin
Faust, grand opéra
Une Vendetta persan

Gilbert — Duru

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS.

Hamlet, opéra en 5 actes.....	1 »	La Famille des gueux, drame en 5 act.	2 »
Un Baiser anonyme, com. en 1 a.....	1 »	Vert-Vert, opéra-comique en 3 actes.	1 »
Les Grandes demoiselles, com. en 1 a.	1 »	La Diva, opéra-bouffe en 3 actes....	2 »
L'élixir de Cornélius, opérette en 1 a.	1 »	La Revanche de Séraphine, c. en 2 a.	2 »
La Revanche d'Iris, com. en 1 a. en v.	1 »	En Manches de chemise, opérette....	1 »
Nos Ancêtres, dr. en 5 a. en vers...	2 »	Gavaut, Minard et Cie, comédie en 3 a.	2 »
Le Roi Lear, drame en 5 actes, en v..	2 »	Le petit Faust, opéra-bouffe, 3 actes.	1 50
Le Régiment qui passe, com en 1 acte.	1 »	Le Post-scriptum, comédie en 1 acte	1 50
Cent mille fr. et ma fille, vaud. en 1 a.	» 50	Julie, drame en 3 actes.....	2 »
Le Zouave est en bas ! pochade en 1 a.	1 »	La Cour du roi Pétaud, op. bouffe en 3 a	1 50
Le Château à Toto, op.-bouff en 3 a....	2 »	Don Quichotte, opéra-comique en 3 a.	1 »
Le Pont des Soupirs, op.-bouffe en 1 a.	2 »	Le Filleul de Pompignac, com. en 1 a.	2 »
La Loterie du mariage, com. 2 a. en v.	1 50	La Fontaine de Berny, op. com. en 1 a.	1 »
Le Coq de Micylle, com. en 2 a. en v..	1 50	Mon premier ! comédie en 1 acte.....	1 »
La Czarine, drame en 5 actes.....	2 »	Les quatre Henri, drame en 5 actes.	» 50
Les Orphelins de Venise, dr. en 5 a....	2 »	Juan Strenner, drame en 1 acte, en v.	1 50
L'abîme, drame en 5 actes.....	2 »	Le Droit des femmes, com. en 1 acte.	1 »
Les Amendes de Timothée, com. en 1 a	1 »	Le Garçon d'honneur, com. en 3 actes.	2 »
Une Journée de Diderot, com. en 1 a..	1 »	L'homme à la clé, com. en 1 acte.....	1 »
Garde-toi, je me garde, com. en 1 a...	1 »	Patrie ! drame en 5 actes.....	2 »
Agamemnon, tragédie en 5 actes.....	1 50	On demande des ingénues, com. en 1 a.	1 »
La Bohème d'Argent, drame en 5 a...	» 50	Pourquoi l'on aime, comédie en 1 acte	1 »
Les Souliers de Bal, com. en 1 acte....	1 »	La Parvenue, comédie en 4 actes.....	2 »
Les Maris sont esclaves, com. en 3 a.	1 50	La petite Fadette, op.-com. en 3 actes	1 »
La Vie privée, vaudeville en 1 acte.	1 »	Le Bâtard, drame en 4 actes.....	2 »
Fanny Lear, comédie en 5 actes	2 »	Jeanne d'Arc, drame en 5 actes.....	2 »
Une Éclipse de lune, vaud. en 1 acte..	1 »	Tamara, comédie en 4 actes.....	2 »
Madame est couchée, com. en 1 acte..	1 »	L'Auberge de la vie, proverbe en 1 a.	1 »
Le Lys de la vallée, com. en 3 actes...	1 50	La Veilleuse, opérette en 1 acte.....	1 »
Indiana et Charlemagne, vaud. en 1 a.	1 »	La Matrone d'Ephèse, c. en 1 a. en v..	1 50
Les Prem. armes de Richelieu, c. 2 a.	1 50	Un Mari qui pleure, com. en 1 acte...	1 »
Paris ventre à terre, com. fant. en 3 a.	2 »	Un Orage à Tonnerre, com. en 1 acte.	1 »
A deux de jeu, com. en 1 acte.....	1 50	Le Dompteur, drame en 5 actes.....	2 »
Nos Enfants, drame en 5 actes.....	2 »	Froufrou, comédie en 5 actes.....	2 »
Les Croqueuses de pommes, opér. 5 a.	2 »	Raymond Lindey, drame en 5 actes...	2 »
Cadio, drame en 5 actes.....	2 »	La Soupe aux choux, com. en 1 acte	1 »
La Périchole, opéra-bouffe en 2 actes..	2 »	LaFièvre du jour, comédie en 4 actes.	2 »
Où l'on va, comédie en 3 actes.....	2 »	Scapin marié, com. en 1 a. en vers	1 »
Le Sacrilége, drame en 5 actes.....	2 »	Lions et Renards, comédie en 5 actes	2 »
Le Bouquet, comédie en 1 acte.....	1 »	Le Moulin ténébreux, op. en 1 acte.	1 »
Suzanne et les deux vieillards, c. 1 a.	» 50	La Princesse de Trébizonde, opér. 3 a.	2 »
Madame de Chamblay, drame en 5 a..	2 »	Les Brigands, opéra-bouffe en 3 actes	2 »
Le Dr. de la rue de la Paix, dr. en 5 a.	1 »	La Romance de la rose, op. en 1 acte..	1 »
Le Monde où l'on s'amuse, com. 1 a...	1 »	Trois fenêtres sur le boulevard, com. en 1 acte.....	1 »
L'Enfant prodigue, com. en 4 actes...	2 »	Rêve d'amour, op.-com. en 3 actes....	1 »
Miss Multon, drame en 3 actes.....	2 »	Un Mari qui voisine, comédie en 1 acte	1 »
La Madone des roses, drame en 5 actes.	2 »	Les Turcs, opéra-bouffe en 3 actes....	1 50
Les Horreurs de la guerre oper. en 2 a	1 50	Les Ouvriers, comédie en 1 a. en vers.	1 50
Théodoros, drame en 5 actes.....	» 50	La Voix du maître, com. en 1 a. en vers	1 »
Petit Bonhomme vit encore, op. b. 2 a..	1 50	La Charmeuse, drame en 5 actes.....	2 »
La Princesse rouge, drame en 5 actes.	2 »	Une femme est comme votre ombre, comédie en 1 acte en vers.....	1 »
Séraphine, comédie en 5 actes.....	2 »	L'Autre, comédie en 4 actes.....	4 »
Les Faux ménages, c. en 4 a. en vers..	2 »	Fernande, comédie en 4 actes.....	4 »
L'Architecte de ces dames, com en 1 a	1 »	Gilbert Danglars, drame en 5 actes..	2 »
Les Droits du cœur, c. en 3 a. en vers	2 »	Le Petit frère, comédie en 1 acte.....	1 »
Le Mot de la fin, revue en 2 tableaux..	1 50		
Faust, grand opéra en 5 actes.....	2 »		
Une Vendetta parisienne, com. en 1 a.	1 »		

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.